

Céline BÉRAUD, Prêtres, diacres, laïcs. Révolution silencieuse dans le catholicisme français. PUF, Paris, 2007.

« Comment une institution (l'Église) peut-elle assurer sa survie lorsque le corps de ses permanents les plus légitimes (le clergé) se réduit à une peau de chagrin ? » Cet ouvrage témoigne de la capacité d'une démarche sociologique imaginative et rigoureuse à éclairer des thèmes ressassés. Tel le « discours de la perte » : recul de la pratique religieuse, déculturation catholique, pénurie du clergé, raréfaction des vocations, etc. Il sort du vague avec des données très précises concernant la France. Les stratégies de gestion de la pénurie sont aussi connues: pas seulement la rationalisation du travail sacerdotal, mais le recours à des nouveaux acteurs : diacres et laïcs, dont une forte proportion de femmes. Me Béraud les a soigneusement observés, par participation à des situations et via de nombreuses interviews. Elle s'est limitée à deux diocèses, l'un 'ordinaire', l'autre à haute teneur symbolique (Paris).

L'évocation qui précède a de quoi décourager des lecteurs lassés par une agonie catholique assortie de réveils triomphalistes. Pas trop vite ! En effet, la sociologue rompt avec une approche 'fonctionnaliste' qui prendrait pour référence le modèle institutionnel clérical qui organise formellement le pouvoir. L'hypothèse, c'est que *les faits imposent une redistribution du travail religieux dont l'institution ne maîtrise pas les effets sociaux, et que la doctrine est incapable de penser*. Elle est relative à une théorie attentive à ce qui émerge par le bas des systèmes sociaux et remonte au cœur même des formes instituées. Dans le cas présent, cette perspective amènera à démontrer *qu'une révolution, silencieuse et largement à l'aveugle, est en cours dans le catholicisme français*. Le modèle dominant est infiltré par des mutations professionnelles, la montée du rôle des femmes, l'intériorisation de schèmes d'action importés d'ailleurs. Le résultat, c'est qu'il est en train de se défaire, de se refaire, peut-être même de s'inventer.

Cependant, la sociologue se garde de la fascination par la nouveauté. La gestion cléricale-monopolistique est prise en compte : 'resacerdotalisation' ; maintien de la fiction cléricale même quand le prêtre fait défaut et déficit de reconnaissance institutionnelle des 'ministres de seconde classe' ; 'syndrome du sacristain' dont risquent de pâtir les diacres ; fragilité du statut des laïcs, dans une invisibilité sociale accentuée quand ils sont des femmes... Mais ces faits sont intégrés dans un raisonnement attentif aux 'effets inintentionnels' de l'action caractérisée comme « *adaptation sous contrainte* ». La nécessité de se débrouiller avec les moyens du bord conduit à une dérégulation institutionnelle qui ne dit pas son nom. Constructions par le bas et accommodations du haut érodent une institution qui « ruse avec elle-même ». Le tout se solde par des configurations sociales assez molles mais qui constituent une remise en cause larvée des formes traditionnelles de l'autorité.

Le sociologue est démuni pour expliquer de tels micro-changements. Trois grandes catégories d'acteurs sont observées : prêtres, diacres, laïcs avec une attention spécifique pour ce qui concerne les femmes. Mais ce qui est décisif, c'est leur interaction quotidienne. La nouveauté est produite par des logiques sociales multiples, complexes, composites qui relient l'ensemble des acteurs.

Les normes qui descendent des lieux légitimes d'exercice du pouvoir religieux interfèrent avec les règles d'action issues d'initiatives inédites. Dans cet espace de liberté sous contrainte, au fil de négociations et d'ajustements largement involontaires et inconscients, les contradictions modifient la division du travail religieux.

Des nouveaux rôles se 'bricolent' dans le flou des définitions. En raison de la raréfaction sacerdotale, diacres et laïcs sont plus proches du public que les prêtres. Par ailleurs, en raison de la dissolution du religieux dans un champ sécularisé plus large, les rôles exercés par les agents catholiques se recomposent dans les institutions où ils en côtoient des homologues et des publics

dont l'identité est autre. Il s'ensuit une adaptation à l'évolution des faits très souple, mais en décalage avec la définition canonique. Ceci se vérifie évidemment pour les aumônier(e)s, amenés à coopérer avec d'autres agents dans le cadre d'une 'compassion laïque'. Certains se détachent de la problématique initiale de la suppléance par rapport au prêtre, s'identifiant comme producteurs de sens avec une légitimité professionnelle. Qui plus est, le champ liturgique et sacramentel lui-même, pris en tenailles entre le maintien de la fiction cléricale et la nécessité de se débrouiller avec les moyens du bord, se recompose lui aussi. Ainsi sont relatés des actes en principe réservés au prêtre, où l'éviction de cette présence est légitimée. Certes, le modèle eucharistique centré sur la figure sacerdotale et masculine reste prédominant. Cependant s'effectue tout un travail de personnalisation des rituels, par des nouveaux acteurs nouveaux acteurs et face à des publics différenciés.

Ce brouillage des frontières entre les rôles a des répercussions sur les statuts. Me Béraud scrute avec précision les positions des différentes catégories quant aux conditions de recrutement, au temps de travail, à la rémunération, la formation, l'origine sociale, l'autorité... Dans les multiples traits relevés, ce qu'on retiendra ici, c'est une rationalisation de la gestion du personnel sur un fond de flou. Le double discours concernant la séparation des catégories en est déjà révélateur. D'un côté, le modèle cléricale de référence entraîne un déficit de reconnaissance institutionnelle des nouveaux « ministres » (d'ailleurs, comment les nomme-t-on et comment se désignent-ils?). De l'autre, l'importance de ces agents est sans cesse affirmée. Ceci culmine dans le cas des femmes : position subalterne, dans une éminente dignité. Or, ce flou est efficace, dans une situation où l'exclusion des ministères ordonnés est de moins en moins tenable : les interactions entre les divers acteurs favorisent des nouvelles interventions perçues comme légitimes.

Au fil des bricolages, le système de valeurs se modifie lui aussi. La peur de la désacralisation amène à maintenir la distance entre les différentes catégories de permanents ; en même temps, du fait d'une sécularisation interne et externe, le facteur religieux s'insère dans des « pratiques de commune humanité ». A ce sujet, l'ouvrage livre une analyse très intéressante de la recombinaison de l' 'idéal vocationnel', entre engagement total et engagement renouvelable pour un temps limité, entre charisme de fonction et centration sur les qualifications socio-professionnelles. Ces nœuds de contradictions bouleversent pratiquement l'ecclésiologie et bien des légitimations. Pourtant, la révolution s'opère sans débats et en l'absence de conflits ouverts. Le lecteur d'HLM suivra avec intérêt l'exposé sur les raisons de la marginalisation des mouvements contestataires. Mais l'apport essentiel du livre consiste dans le démontage des modalités de ce paradoxe : *la coexistence d'un comportement étonnamment attestataire, de pair avec un manque de vision, suscite une instabilité dynamique aux conséquences imprévisibles.*

En somme, l'image qui se dégage d'un échantillon représentatif de l'Eglise de France, étudié rigoureusement et sans complaisance, n'est pas celle d'une atonie sociale de l'institution, mais d'une transformation dictée par les faits, largement non réfléchie et non voulue, mais bien réelle. Qu'en résultera-t-il en termes de 'vision' du monde et de sens du christianisme ? Cette question n'est qu'effleurée. Tel n'était pas l'objet de cette étude sociologique. Pour le lecteur, elle a le mérite d'apporter un dépaysement salutaire par rapport à la 'doctrine', quelle qu'elle soit. Et elle donne à penser, à tel point que l'institution catholique en ressort comme un archétype éclairant pour comprendre des évolutions qui se produisent ailleurs.

Paul GÉRADIN
in *Hors-les-Murs* n° 111, mars 2008